

Visions franco-allemandes n°8

La civilisation allemande dans les études germaniques en France : ingénierie et atouts

Stephan Martens

Juillet 2006

Comité d'études des relations franco-allemandes (Cerfa)



L'Ifri est, en France, le principal centre indépendant de recherche, d'information et de débat sur les grandes questions internationales. Créé en 1979 par Thierry de Montbrial, l'Ifri est une association reconnue d'utilité publique (loi de 1901). Il n'est soumis à aucune tutelle administrative, définit librement ses activités et publie régulièrement ses travaux.

En 2005, l'Ifri a ouvert une branche européenne à Bruxelles. Eur-Ifri est un *think tank* dont les objectifs sont d'enrichir le débat européen par une approche interdisciplinaire, de contribuer au développement d'idées nouvelles et d'alimenter la prise de décision.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Comité d'études des relations franco-allemandes (Cerfa)
Tous droits réservés, Ifri, 2006 - www.ifri.org
Institut français des relations internationales
27 rue de la Procession - 75740 Paris Cedex 15 - France
Tél. : 33 (0)1 40 61 60 00 – Fax : 33 (0)1 40 61 60 60

Introduction

L'étudiant germaniste en France, dès son premier contact avec l'enseignement supérieur, est confronté à la tripartition classique des études allemandes : littérature, linguistique et civilisation. La civilisation est cependant une discipline encore jeune et son histoire est celle de batailles au sein de l'institution universitaire pour sa reconnaissance dans les départements d'allemand, à parité avec la littérature et la linguistique. Ce n'est que lors du XX^e congrès de l'Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur (AGES), en 1987, qu'une motion a recueilli une majorité pour promouvoir l'enseignement de la civilisation allemande et demander à la Direction des enseignements supérieurs que la mention « civilisation » soit ajoutée aux mentions « langues et littératures ». Situation paradoxale, puisque c'est bien la germanistique française qui fit œuvre de pionnière en matière d'enseignement de la civilisation, la place prépondérante de la littérature dans les études germaniques n'étant donc pas une tradition incontestée.

C'est Charles Andler qui, au début du XX^e siècle, tente de rompre avec un « cadre étriqué, en étendant les frontières de [notre] science dans le temps et dans l'espace. Pour lui, il s'agissait de considérer la collectivité allemande dans son ensemble, avec sa structure sociale, son histoire et ses institutions politiques, ses confessions religieuses, sa pensée philosophique, sa littérature et ses arts¹ ». Si les « ancêtres » de la civilisation allemande sont relativement nombreux, d'Edmond Vermeil à André Drijard en passant par Rober Minder ou Pierre Bertaux², Charles Andler peut être considéré comme le père fondateur : en 1903, il publiait en allemand un livre de classe pour les élèves de première et de terminale portant sur les aspects de la civilisation allemande contemporaine intitulé *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen*³. Selon lui, « un professeur de langues vivantes ne doit pas seulement enseigner l'allemand et l'anglais, mais l'Angleterre et l'Allemagne ». Il explique qu'il conçoit l'enseignement des langues à travers la civilisation contemporaine : « [Nous] croyons que c'est là tout l'objet de l'enseignement des langues vivantes et que par là il est éducatif éminemment. En apprenant à [nos] élèves à dénommer en langue étrangère les faits principaux d'une

Stephan Martens est professeur de civilisation allemande à l'université Michel de Montaigne / Bordeaux 3 et à l'IEP de Bordeaux. Il est chercheur associé au Cerfa/lfri.

¹ R. Minder, *Actes du congrès de l'AGES*, Nice, 1969, p. 10.

² Cf., notamment, E. Vermeil, *L'Allemagne (essai d'explication)*, Paris, Gallimard, 1940 ; R. Minder, *Allemands et Allemands*, Paris, Seuil, 1948 ; A. Drijard, *L'Allemagne. Les grands traits de son évolution politique et culturelle des origines à nos jours*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1952 ; P. Bertaux, *La vie quotidienne en Allemagne au temps de Guillaume II*, Paris, Hachette, 1962.

³Ch. Andler, *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen – Ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima*, Paris, Delagrave, 1903.

civilisation à la fois différente de la nôtre et semblable à elle, [nous] leur apprenons à observer une réalité sociale »¹.

L'apport de la civilisation aux études germaniques paraît incontestable, mais la réalité reste complexe. Si on ne peut plus parler de « querelle » entre les défenseurs de la tradition littéraire et les partisans de la civilisation, il s'agit de faire en sorte que la civilisation allemande trouve rapidement, dans et à travers des institutions, la reconnaissance qu'elle a déjà acquise depuis longtemps par l'enseignement.

¹ *Ibid.*, p. 7.

La légitimité de la civilisation

La civilisation (*Landeskunde* ou *Kulturwissenschaft*)¹ souffre, de part et d'autre du Rhin, d'une reconnaissance moindre que la littérature ou la linguistique, disciplines « nobles ». La civilisation, c'est aussi une quête identitaire et une réflexion épistémologique à partir d'un projet pédagogique et de recherche à la fois ambitieux et complexe car par essence inter- et multi-disciplinaire, ce qui lui attire encore souvent le reproche de dilettantisme. Si la civilisation vise, du point de vue du contenu, l'ensemble de la vie historique, intellectuelle, économique, idéologique, politique et administrative d'une société sur un territoire, il est clair qu'elle ne vise pas sur le plan de la recherche une science au sens précis du terme. Comme domaine de recherche, la civilisation n'est homogène ni par ses contenus, ni par ses supports de travail, ni par ses méthodes. La civilisation allemande (*Deutschlandstudien*) ne constitue pas non plus un domaine de recherche ou d'enseignement défini de façon unanime à travers le monde. Il y a en effet de grandes différences de conception entre la civilisation allemande en France, née au sein de la germanistique traditionnelle à dominante littéraire, et les *German Studies* aux États-Unis, nées comme champ d'études pluridisciplinaires en dehors de la germanistique traditionnelle, mais proposées également aux germanistes. Ainsi, la German Studies Association regroupe les spécialistes américains de l'Allemagne dans un esprit réellement interdisciplinaire et s'intéresse à tout ce qui est en relation avec l'Allemagne, sa langue et sa culture : « L'Association souligne constamment le caractère interdisciplinaire de son approche, due à l'interaction des méthodes différentes. Les études de langue et de civilisation allemandes ne constituent pas un îlot scientifique condamné à vivre renfermé sur lui-même ; elles doivent au contraire constamment être perçues dans leurs rapports d'échanges avec les autres disciplines² ». À cette cause de différenciation liée aux traditions différentes de systèmes universitaires, s'ajoutent des facteurs d'explication liés aux

¹ On cherchera en vain une traduction satisfaisante pour le terme de « civilisation », tant les acceptions de ce concept diffèrent entre le français et l'allemand. Polysémique par essence, le terme traduit à la fois un processus social – le fait de civiliser – et un ensemble de caractéristiques historico-sociales au sens de stade ou d'état dans l'histoire d'un peuple. Comme beaucoup d'autres notions abstraites, celle de « civilisation » a connu, depuis sa création relativement récente, à la fin du XVIII^e siècle, un certain nombre de définitions différentes et successives qui correspondaient à des conceptions théoriques et des utilisations idéologiques variables. Ainsi, la discussion autour des notions de « *Kultur* » et de « *Zivilisation* » que la littérature allemande s'est plu à opposer pendant longtemps est l'exemple typique de l'utilisation idéologique d'une notion abstraite qui n'a plus qu'un intérêt historique aujourd'hui ; cf. H. Plard, Une vieille querelle : culture et civilisation, *Études germaniques*, octobre-décembre 1968, pp. 641-648 ; J.-P. Révauger, « Civilisation and Culture : towards a Synthesis », in J.-P. Révauger (dir.), *Civilization : Theory and Practice*, Grenoble, Les cahiers de l'Observatoire, 1993, p. 21-32.

² H. Ménudier, « German Studies Association et German Studies Review », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 101, juillet-septembre 1987, p. 78.

relations politiques, sociales et économiques que les pays entretiennent avec ceux de langue allemande.

La civilisation est par essence une passerelle entre les études de langue et les sciences sociales. Par rapport à ces dernières, le civilisationniste peut apparaître démuné face à la légitimité scientifique acquise par le monospécialiste. Polyvalent, le civilisationniste doit parfois affronter les reproches « d'amateurisme » ou souffrir d'un manque de reconnaissance à l'extérieur de son univers institutionnel. Tous les civilisationnistes ne maîtrisent pas de façon approfondie et exhaustive la palette d'outils méthodologiques et de concepts fondamentaux d'une discipline ; il est certain que la civilisation allemande est dans la recherche de la germanistique française au centre d'un faisceau de relations interdisciplinaires, les différentes disciplines apportant les méthodes¹. Les civilisationnistes ne bénéficiant pas d'une formation commune, ils sont obligés d'aller chercher à l'extérieur de leur cursus initial leurs outils méthodologiques, concepts opérationnels et grilles d'analyse. Il est vrai aussi que l'apport de monospécialistes germanophones (historiens, politologues ou économistes) a contribué et continue de contribuer au développement de la civilisation allemande. Mais il faut remarquer que la formation initiale du civilisationniste le porte naturellement à se méfier des théorisations abstraites qui résultent parfois d'un excès de spécialisation disciplinaire. La spécialité du civilisationniste est justement sa pluridisciplinarité et sa logique de transversalité, qui, combinées à un rapport particulier à la langue, produisent un regard unique sur l'aire d'étude. Le civilisationniste est un spécialiste d'une aire linguistique et culturelle du point de vue de l'ensemble des sciences sociales (donc dans ses dimensions politique, économique, historique), il est avant tout un généraliste polyvalent capable de mettre en relation des éléments tirés de différentes disciplines. C'est cette diversité des emprunts faits aux sciences humaines et sociales qui contribue à la richesse du domaine de la civilisation aujourd'hui.

La valeur ajoutée du civilisationniste au plan scientifique est de tenter un exercice de synthèse interprétative globale qui transcende la compartementalisation qui domine encore souvent les sciences humaines et sociales. La tentative initiée par les tenants de l'histoire totale (*Universalgeschichte*) il y a quelques années doit conforter les civilisationnistes dans leur démarche. De plus, le civilisationniste a l'avantage, par principe, de la connaissance de la langue, du discours originel non déformé par la traduction. Quels que soient leur objet d'études ou leurs présupposés méthodologiques, tous les civilisationnistes partagent en effet une même compétence de germaniste. Celle-ci s'exprime notamment à travers la maîtrise d'un fonds commun de données et de connaissances de base portant sur l'aire d'études, une capacité de lecture et d'interprétation des documents – outils de base du civilisationniste –, enfin une conscience aiguë de l'importance des questions de terminologie et des problèmes liées à la traduction². Ce qui fait justement la richesse du civilisationniste, par rapport à l'historien par exemple, c'est sa « maîtrise » de l'étude des mentalités et des structures socio-culturelles, au delà de la reconstitution des événements. Les politologues monospécialistes

¹ Cf. J. Grandjonn, « Quelques réflexions sur ce que les germanistes français nomment "civilisation allemande" », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 104, avril-juin 1988, p. 104-120.

² Cf. P. Laveau, *Kerndeutsch. Les mots allemands « intraduisibles ». Classés et commentés*, Paris, Ellipses, 2004.

travaillant sur l'Allemagne s'intéressent à la vie et aux institutions politiques, mais ils posent rarement la question du rapport entre science politique et analyse culturelle, tandis que le civilisationniste compétent en science politique sera le mieux placé pour mesurer l'impact des déterminismes culturels et identitaires sur un système politique, ou pour rendre compte de la complexité d'une réalité institutionnelle comme le système fédéral. Certes, la civilisation ne peut justifier d'une armature théorique, mais son objet fonde sa légitimité et ceux qui s'y investissent se dotent des outils d'analyse nécessaires dont la maîtrise conditionne la crédibilité de leurs travaux.

La remise en question conceptuelle

Dans le domaine du savoir, toute discipline est périodiquement confrontée à la question de sa légitimité et placée devant la nécessité de réévaluer ses contenus, ses finalités et ses méthodes, de se positionner par rapport à un environnement en constante mutation. L'apparition, au milieu des années 1970, de la filière pré-professionnelle Langues Etrangères Appliquées (LEA), où la civilisation doit être capable d'apporter de nouveaux savoirs, explique une crispation relative entre civilisationnistes « historiens », « politologues » ou « économistes » et les germanistes littéraires. La crise – en ce sens où il existe un conflit entre un passé qui se raidit et un futur dont nous ne voyons pas encore ou dont nous ne voulons pas voir la figure – dans les études germaniques n'est pas un incident de parcours, mais le signe d'un passage laborieux d'un état à un autre, ce qui rend indispensable de rechercher, au-delà des crispations et des contradictions, l'annonce d'une nouvelle modernité que l'on a du mal à accepter.

S'il n'est pas question de remettre en cause l'enseignement de la littérature, le monde évolue : un nombre de plus en plus important d'étudiants ne se destinent pas à une carrière d'enseignant, on assiste à l'intensification des échanges, à la mutation de la société, les nouveaux débouchés dans le secteur tertiaire se multiplient. Ainsi « tout cela oblige même les plus réticents à s'interroger sur le sens et les contenus de l'enseignement littéraire, et notamment de l'enseignement des langues vivantes ». Ces propos de plusieurs germanistes datent pourtant de 1971¹ ! En 1985, Rita Thalmann, rappelle qu'il fallut attendre l'année 1980 pour que puisse enfin se constituer, au sein de l'AGES, un groupe de travail des enseignants de civilisation. À l'époque, l'enseignement de la civilisation revient au premier plan dans les programmes des universités et des grandes écoles², la création de la filière LEA, le rééquilibrage des programmes et des horaires entre les enseignements de langue, littérature et civilisation dans le premier et dans le second cycles universitaires, la réapparition des questions de civilisation dans les programmes du CAPES et de l'agrégation, témoignent de ce regain d'intérêt. L'auteur posait cependant la question de savoir « si tous ces éléments ne constituent pas davantage une réponse conjoncturelle à une situation nouvelle qu'une

¹ H. M. Bock, G. Krebs, J.-Fr. Tournadre et B. Witte, *La civilisation allemande. Guide bibliographique et pratique*, Paris, Colin, 1971, p. 11.

² On assiste, parallèlement, dans les années 1970 et 1980, à la publication par des germanistes de plusieurs d'ouvrages portant sur la civilisation contemporaine des pays de langue allemande (RFA, RDA, Autriche), véritables tirs groupés assez remarquables face au vide dominant à ces époques ; cf, notamment, déjà avant 1970, G. Badia, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, 1962 ; A. Grosser, *L'Allemagne de notre temps*, Paris, Fayard, 1970 ; M. Cullin et F. Kreissler, *L'Autriche contemporaine*, Paris, Colin, 1972 ; G. Schneilin, B. Poloni et H. Schumacher, *Economie de l'Allemagne depuis 1945. Histoire et structures*, Paris, Colin, 1983 ; P. Laveau, *La RDA au quotidien*, Paris, Ed. Sociales, 1985.

orientation voulue et préparée dans le cadre de [nos] instances spécialisées. Ce qui plaide pour cette hypothèse, c'est l'absence d'une conception cohérente de l'ensemble des enseignements de civilisation »¹. Les conclusions du XI^e congrès de l'Internationale Vereinigung für Germanistik (IVG), en 2005, ont fait référence à la question de la civilisation : « Sous sa forme actuelle, de caractère historique et sociale, elle représente en France une « exception culturelle », à tout le moins académique, qui isole les germanistes qui en font leur objet de recherche ». Elles rappellent que lors du X^e congrès de l'IVG, en 2000, les membres avaient obtenu la « substitution, dans les statuts, à l'ancienne formulation de "Internationale Vereinigung für Sprach- und Literaturwissenschaft", de celle de "Internationale Vereinigung für Germanistik". La stricte délimitation au couple "littérature-langage" ne s'impose donc plus et un élargissement a pu se produire ». Elles constatent, enfin, que tous les germanistes « n'ont pas su ou voulu saisir la chance » offerte par cet élargissement disciplinaire, que c'est regrettable pour l'évolution de la recherche en civilisation et qu'une réflexion plus approfondie devrait pouvoir conduire à un « enseignement rénové de la civilisation qui contribuerait à éviter l'isolement de fait constaté plus haut » et « qui serait en mesure de donner un élan à une germanistique qui, pour se fonder sur la philologie, ne saurait s'y restreindre² ».

La querelle interne sur la manière de concevoir la discipline des études germaniques, commencée dans les années 1970, est loin d'être terminée. Verrouillés dans le raisonnement binaire ou étrangers à ce qui fluctue, les germanistes n'ont pas tous pris acte de l'évolution en cours, voire mesuré les conséquences de la désaffection de l'allemand pour en tirer les conséquences. La civilisation est porteuse tout à la fois de remise en cause « idéologique » de l'objet et des méthodes des disciplines traditionnelles, d'un engouement pour le décroisement, enfin d'un intérêt pour les questions en prise avec la réalité politique, économique et sociale du monde contemporain. D'ailleurs, qu'entend-on aujourd'hui par un cours de civilisation allemande ? Pendant très longtemps, cela désignait l'étude de l'ensemble des caractères propres à la vie intellectuelle, artistique, morale, de la société et du pays. Avec l'apparition des filières LEA, de la multiplication de cours d'ouverture aux non-germanistes (encore appelés de manière condescendante par les germanistes : « non-spécialistes »), des besoins du monde du travail de plus en plus tourné vers l'international, le contenu même des cours de civilisation a fortement évolué pour s'enrichir considérablement depuis une dizaine d'années. Ainsi, le domaine d'investigation de la civilisation s'est élargi vers de multiples directions : institutions et histoire des idées politiques, analyse démographique, place des minorités sociales et culturelles, rôle des organisations patronales et syndicales, politiques publiques, rôle de la presse et des médias, et plus récemment histoire de l'Europe, construction de l'Europe, relations internationales et place des pays de langue allemande en Europe et dans le monde.

Ce positionnement ne manque pas de susciter méfiance et confusion au sein de la germanistique. D'une part, l'intrusion d'outils

¹ R. Thalmann, « Les enseignements de civilisation dans la germanistique française », *Allemagne d'aujourd'hui*, n°92, avril-juin 1985, p. 129.

² Cf. J.-M. Valentin *et. al.*, « Le XI^e congrès de l'Association Internationale des Germanistes / IVG, Paris 26 août – 3 septembre 2005 », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 175, janvier-mars 2006, p. 159 ; cf. aussi : <www.ivg.paris4.sorbonne.fr>.

d'analyse et de spécialistes venus d'autres disciplines ou pluri-disciplinaires au sein des études germaniques est venu brouiller les découpages disciplinaires traditionnels et remettre en question des logiques bien établies. Ainsi, surtout vis-à-vis des littéraires, les civilisationnistes renversaient la posture épistémologique traditionnelle – consistant à considérer la civilisation comme une simple matière d'appoint, éventuellement susceptible d'offrir un arrière-plan contextuel aux analyses littéraires considérées comme premières – au profit de la primauté de l'environnement culturel comme producteur d'artéfacts, parmi lesquels la littérature n'était d'ailleurs qu'un élément parmi d'autres. On est en présence aujourd'hui d'une immense entreprise de greffe, de multiplicités renouvelées, d'acceptations du pluriel. À notre époque, où les aléas sont nombreux, la capacité d'adaptation est requise, la souplesse du système est nécessaire. À l'inverse, plus le système souhaite protéger l'ordre existant, plus il doit se rétracter, se rigidifier pour éviter les aléas et neutraliser le temps. Le muscle qui ne dispose que d'une souplesse minimum ne résiste pas à l'intensité, à la variété et à la durée de l'effort : il craque. La loi ou le règlement qui sont trop strictes, qui enferment trop, qui ne comportent pas assez d'espace d'appréciation possible sont vite inapplicables, donc contournés. La censure de l'information qu'on ne veut pas voir être propagée conduit inévitablement à la circulation parallèle, hors système, de celle-ci.

L'urgence : former et recruter des civilisationnistes spécialisés en LEA

Si on peut dire que globalement la filière LEA accorde une grande place à la civilisation allemande contemporaine et permet une spécialisation des enseignements de la civilisation en fonction de la spécialité recherchée (économie, commerce, tourisme, relations internationales), certaines filières restent moins en prise sur le monde contemporain. Si tel est le cas, c'est soit parce qu'elles proposent à leurs étudiants des enseignements sur la civilisation allemande du XIX^e siècle, soit parce que la compétence du personnel enseignant ne le permet pas. C'est en ce sens que se pose le problème de la formation et du recrutement, donc de la faiblesse de candidats civilisationnistes, alors que les masters de recherche ou professionnel qui s'ouvrent sur l'Europe contemporaine ou sur les affaires ne cessent d'augmenter. Des changements importants dans l'enseignement vont aussi avoir lieu avec la tentative récente d'ouvrir le champ de la connaissance des pays de langue allemande à des étudiants non germanistes : pour ces derniers il ne s'agira pas de pouvoir lire plus aisément les œuvres complètes de Johann Gottfried Schiller, mais d'acquérir des compétences spécifiques en langue allemande pour évoluer dans leur vie professionnelle.

« Le nombre de dossiers de civilisationnistes présentés au CNU est en baisse, de même que pour les HDR. On souligne que l'avis selon lequel des jeunes docteurs, de formation littéraire, refuseraient strictement d'enseigner la civilisation et / ou n'en seraient pas capables, devrait être révisé. Les jeunes docteurs sont dans l'ensemble conscients de la situation et ne sont pas opposés par principe à assurer ces enseignements¹ ». Ces propos extraits du compte-rendu d'une réunion de l'AGES, en 2005, consacrée notamment aux formations innovantes et à la diversification de l'enseignement de l'allemand, sont plutôt surprenants et paradoxaux si l'on pense que le nombre d'étudiants inscrits dans les filières LEA dépasse largement le nombre d'étudiants inscrits dans le cursus classique d'études allemandes (LCE) et qui vise traditionnellement l'enseignement. Or, les étudiants inscrits en LEA, dont le programme d'études comporte deux langues (anglais et allemand) et plusieurs matières d'application, se destinent quasi-exclusivement à des carrières dans le secteur des services et de l'industrie. Faut-il alors considérer la civilisation comme une sorte de pis-aller ? N'est-ce pas tout simplement promouvoir une politique de recrutement au rabais ? Il semble difficile de s'improviser civilisationniste.

L'étudiant en LEA, à l'inverse de l'étudiant en LCE, a besoin d'un enseignement en civilisation contemporaine incluant, selon les filières, des connaissances en économie, commerce, finances, gestion, droit, marketing, informatique ou tourisme. Le cursus LEA a contribué à alimenter

¹Bulletin de l'AGES, n° 12, décembre 2005, p. 4.

l'engouement pour la civilisation, en raison de son caractère pluridisciplinaire et de sa vocation professionnalisante à débouchés multiples. Aux matières « classiques » (histoire des mentalités, phénomènes artistiques et culturels, histoire économique) dans les cursus LCE, les filières LEA ont ajouté des éléments spécifiques originaux, en rapport avec l'organisation de l'entreprise, les échanges économiques, les institutions internationales ou les relations entre différentes aires culturelles et linguistiques. Un littéraire ou un spécialiste de l'histoire des idées n'aura pas le savoir nécessaire pour faire un cours pointu sur les formes juridiques des entreprises, pour restituer la complexité de la *Sozialpartnerschaft* (partenariat social) à l'autrichienne, et il n'aura pas les compétences nécessaires pour reconnaître les subtilités du système de la péréquation financière entre les Länder, tout comme un civilisationniste ne saurait restituer la vigueur de l'œuvre de l'écrivain naturaliste autrichien Ludwig Anzengruber ou les subtilités de l'œuvre poétique baroque de Martin Opitz. Le civilisationniste en LEA est obligé d'insérer la problématique locale (le pays de langue allemande) dans un cadre régional plus vaste (l'Europe), ce dernier étant à son tour à intégrer dans le contexte mondial. Il ne s'agit pas seulement d'expliquer que l'Allemagne est une *Handelsmacht* (puissance commerciale), il y a des enjeux géoéconomiques qu'on ne peut pas omettre d'expliquer et qui nécessitent par là des connaissances approfondies en économie internationale. L'Allemagne dépendant fortement de son approvisionnement en matière énergétique de l'extérieur, notamment de la Russie, comment dès lors ne pas insister sur la société russe Gazprom et le thème de la sécurité énergétique, au cœur de tous les débats d'actualité stratégique ? Comment interpréter le rôle de l'Allemagne sur la scène internationale depuis 1990 sans expliciter le rôle des Nations Unies et l'OTAN et donc sans posséder de solides connaissances en matière du droit des relations internationales ? L'existence même des concours de recrutement dans l'enseignement – cette exception (voire aberration) française – se pose. Gavé pendant un – voire deux ou trois ans, en cas d'échec au concours – d'un programme thématique la plupart du temps bien loin des réalités concrètes, des intérêts et des préoccupations des futurs élèves ou étudiants, l'apprenti enseignant est ensuite souvent en décalage par rapport à leurs attentes.

L'exception confirmant la règle, certains littéraires sont devenus de fervents partisans de la civilisation. Cependant, si effectivement de jeunes docteurs de formation littéraire acceptent d'enseigner la civilisation, c'est parce que la plupart du temps il n'y a pas assez de civilisationnistes et / ou parce qu'ils sont obligés de compléter leurs services. Aujourd'hui encore, l'enseignement de la civilisation est dans chaque université davantage le produit de situations et de qualifications locales, des intérêts propres aux enseignants sur place que le fait d'un projet pédagogique à long terme. Un observateur soulignait, en 1989, que si la civilisation était reconnue comme le troisième pilier de la germanistique française, « l'un des problèmes majeurs semble rester la qualification des enseignants, car il n'y a que très peu d'enseignants essentiellement civilisationnistes ». Selon lui, « il serait intéressant d'analyser dans quelle mesure le système de recrutement y détient une part de responsabilité¹ » : les critères de recrutement et de

¹ W. Zettelmeier, « À travers les revues : à propos d'Henri Ménudier (dir.), Les pays de langue allemande après 1945. Enseignement et recherches en civilisation dans la germanistique française, dossier paru dans la *Revue d'Allemagne*, janvier-mars 1989 », *CIRAC Forum*, n° 6, avril-juin 1989, p. 24.

qualification ne reflètent-ils pas en effet la tradition d'une germanistique à dominante littéraire ? Certains voient dans la tendance à la création de nouvelles filières pré-professionnelles un dangereux glissement pour une formation universitaire digne de ce nom, mais c'est aux enseignants-chercheurs civilisationnistes de veiller au caractère universitaire de leur travail et donc de ne pas perdre de vue la dimension esthétique-didactique et critique d'une formation universitaire en sciences humaines et sociales.

Dans un récent dossier très pertinent, l'angliciste Gilles Leydier a mené une réflexion de fond sur la civilisation en LEA. Selon lui, le souci d'exhaustivité des civilisationnistes visant, dans leur quête d'interprétation globale, à embrasser toutes les facettes du réel, a trouvé de fait dans la filière LEA un « terrain d'application privilégié et pratiquement sans limites ». Si la filière LEA est le « lieu privilégié d'exploration des frontières de la civilisation », il reconnaît cependant qu'il existe un « risque d'hétérogénéité thématique [...] et de programmes attrape-tout et fragmentés ». Il pointe aussi les préoccupations de l'universitaire traditionnel : « La vocation professionnalisante de la filière LEA peut parfois entraîner les enseignements de civilisation vers des considérations essentiellement descriptives et pratiques, bien éloignées de la tradition culturelle et critique propre à l'université », sans oublier que le souci d'ouverture pédagogique sur l'environnement extérieur « rend la discipline et ses acteurs plus suspects encore aux yeux de nombreux collègues enseignants-chercheurs, perplexes ou inquiets face à ce qu'ils perçoivent comme une intrusion dans le milieu académique non seulement de non-linguistes, mais de non-universitaires¹ ». Sans nier que l'hétérogénéité d'objectifs potentiels contribue grandement à la complexité de la filière et de son organisation pédagogique², l'auteur conclut cependant que la contradiction apparente entre ancrage universitaire et vocation professionnelle de la filière n'a pas lieu d'être.

Les enseignements de civilisation LEA doivent de toute façon privilégier l'approche contemporaine : si la maîtrise de l'environnement culturel et de l'arrière-plan historique des aires linguistiques étudiées est nécessaire, l'objectif premier de la civilisation en LEA, en raison de la vocation professionnalisante de la filière, doit être la compréhension du monde actuel, de la réalité contemporaine, ce qui introduit une différence nette avec la filière LCE. Etant donné qu'il y a de plus en plus quête de spécialisation à finalité professionnelle, l'enseignant doit lui aussi être apte à accompagner le renouvellement de la carte de ces spécialisations pour l'adapter aux nouveaux débouchés professionnels qui s'offrent aux diplômés. Le civilisationniste doit rechercher le dialogue et ne pas craindre la confrontation : la filière LEA semble être le lieu privilégié naturel de cet échange intellectuel, pour le plus grand bénéfice de l'étudiant, car l'idée est de penser le plus possible les enseignements de civilisation en LEA de façon concertée entre civilisationnistes et spécialistes des sciences humaines et sociales, mais aussi intervenants professionnels. On rejoint ici les idées novatrices du germaniste P. Bertaux défendant, dès les années

¹ G. Leydier, « Penser la civilisation contemporaine en LEA », *Babel*, n° 9, 2004, p. 136.

² Si les textes officiels reconnaissent à la filière LEA deux grands secteurs de spécialisation (traduction spécialisée et affaires et commerce), en pratique ces derniers se déclinent sur le terrain de l'emploi ainsi que d'une université à l'autre en une pluralité de compétences professionnelles : secteurs du tourisme, de la traduction, de l'interprétariat, de la communication, du marketing, de l'import-export, de la gestion de projet, de la négociation et du management international, du lobbying, des institutions internationales ou du journalisme.

1960, une conception très large de la germanistique universitaire, accordant une place de première importance à l'enseignement de la civilisation allemande contemporaine, l'objectif étant de former des spécialistes de l'Allemagne et des médiateurs entre la France et l'Allemagne, non seulement dans le domaine de l'enseignement, mais aussi dans d'autres champs professionnels¹. En ce sens, le civilisationniste est un passeur de cultures.

¹ Cf. P. Bertaux, *Mémoires interrompus*, Asnières, PIA, 2000.

Conclusions

Dans un marché de formation de plus en plus concurrentiel, la recherche et le prestige international font les meilleurs établissements universitaires. Ils doivent aujourd'hui s'adapter au système européen du LMD qui les oblige à harmoniser leurs diplômes, mais ils doivent aussi faire face à une crise grave sur leur propre marché étant confrontés aux grandes écoles qui disposent de moyens financiers bien plus importants. Les grandes écoles sont les plus performantes en matière de recherche, même si le nombre de publications de niveau international reste encore insuffisant, notamment par rapport aux concurrents anglo-saxons. La recherche rimant souvent avec argent, ce sont aussi les écoles les mieux dotées qui raflent la mise. Mais l'international joue également un rôle crucial. Outre le recrutement de professeurs étrangers et l'accueil sur le campus d'étudiants venus d'ailleurs, certaines universités ont développé un beau portefeuille de doubles diplômes, notamment franco-allemands, et d'autres ont multiplié l'offre en master à finalité professionnelle en axant sur les métiers de l'Europe et en dispensant une solide culture générale sur l'Union européenne et ses civilisations. Il est vrai que les affaires européennes sont proprement devenues des affaires intérieures. La dimension européenne est partie intégrante de la quasi-totalité des aspects de la civilisation allemande contemporaine (comme des autres aires culturelles). La mondialisation de l'économie, l'interpénétration des marchés et l'émergence d'aires économiques transfrontalières intégrées à l'échelle continentale, autrement dit la diversité infra-étatique à l'échelle européenne, sont des phénomènes dont la connaissance est d'autant plus nécessaire qu'elle conditionne en partie la maîtrise des cultures d'entreprise et la compréhension des réalités socio-économiques locales¹. Il va de soi que parallèlement à la transversalité, la dimension comparatiste offre aussi à l'enseignement de la civilisation en LEA des possibilités de développement multiples et d'exploration très enrichissantes et encore peu exploitées². De par son histoire et son ouverture au monde, l'Allemagne est par excellence un pays à étudier dans un cadre plus vaste que celui déterminé par son territoire fédéral. L'avenir de la civilisation allemande passe sans aucun doute par une diversification et un accent plus net sur le comparatisme, ce qui implique aussi la multiplication et la mise en réseau

¹ Un sondage du Haut conseil culturel franco-allemand, réalisé en 2004 auprès des salariés de grands groupes français et allemands, a montré que le manque de « capacités interculturelles » était responsable des difficultés à décrypter la culture du pays voisin, au même titre que le manque de compétences linguistiques ; cf. <http://www.hccfa.org/ktml2/images/uploads/Umfrage_dt%20Stand020305.pdf>.

² Cf. D. Toudic, « La spécificité du LEA », in R. Dickason (dir.), *Enseigner la civilisation des pays anglophones : définitions, méthodes, expériences*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1997, p. 253-276.

de centres d'études allemandes et européennes¹, la civilisation allemande entrant parfaitement dans la discipline des études européennes qui ont pour objet aussi bien le contexte historique et politico-culturel que l'analyse proprement dite de l'intégration européenne au sein de la Communauté européenne². La perspective comparatiste est d'ailleurs devenue explicite dans de nombreux travaux de civilisation, les « regards croisés » franco-allemands ont fait florès et des thèmes comme la législation sociale, la politique migratoire ou l'inspiration idéologique des politiques publiques peuvent bien évidemment se prêter à une analyse croisée entre plusieurs aires culturelles. Il s'agit là d'un développement naturel de la recherche qui est aussi en rapport avec une production scientifique de plus en plus variée et cherchant des angles d'attaque novateurs dans un contexte concurrentiel exacerbé.

C'est dans le domaine de la civilisation que les possibilités d'un renouveau pour les études germaniques en France sont les plus grandes. La façon dont certains germanistes évitent les problèmes « compromettants » montre à quel point est toujours valable ce qu'Emmanuel Kant écrivait en 1766 : « Le bavardage méthodique des universités n'est souvent qu'un accord pour écarter, par le biais d'une sémantique changeante, une question difficile à résoudre³ ». Ou incommode. Le retard quantitatif originel vis-à-vis de la littérature est-il difficile à combler au plan institutionnel ? Peut-être bien, en raison de logiques universitaires traditionnelles de reproduction à l'identique des profils, de cloisonnement disciplinaire et d'un manque d'ouverture, la littérature est déconnectée du contexte politique et en même temps permet, le cas échéant, de faire pardonner une méconnaissance de la vie réelle dans le pays. D'un autre côté, la mise place des masters à vocation pluridisciplinaire et transversale peut être pour les civilisationnistes une nouvelle opportunité d'affirmer leur vocation compréhensive et intégrative ainsi que leur identité propre au sein de la *Germanistik*. Etant donné la baisse vertigineuse, en l'espace d'une dizaine d'années, de l'apprentissage de l'allemand dans l'enseignement secondaire et supérieur, il faut oser se poser des questions sur l'avenir des études germaniques et prendre acte des réalités et des besoins. Un *Umdenken* est indispensable : la discipline doit se « repenser » et savoir sa remettre en question pour moderniser et multiplier l'offre de formation, à l'image de ces diplômes binationaux et des cursus intégrés déjà proposés dans certaines universités françaises et allemandes. Il faut être à l'écoute du monde franco-allemand de l'entreprise, celui-ci n'a pas besoin de linguistes ou de littéraires sachant parler un allemand (un français) remarquable, mais de collaborateurs sachant s'exprimer correctement en allemand (en français) et maîtrisant avant tout les subtilités de la langue allemande (française) appliquée à leur

¹ À l'image du CIERA – rassemblant dix institutions en réseau et lieu de formation et de recherche interdisciplinaire –, de l'Institute for German Studies près de l'Université de Birmingham ou des Center for German and European Studies près des Universités de Berkley ou de Georgetown.

² Cf. Y. Méni et A. Knapp, *Gouvernement and Politics in Western Europe. Britain, France, Italy, Germany*, Oxford, Oxford University Press, 1998 ; J. Osterhammel, *Geschichtswissenschaft jenseits des Nationalstaats. Studien zu Beziehungsgeschichte und Zivilisationsvergleich*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2001 ; T. Beichelt et. al., *Europa-Studien. Eine Einführung*, Wiesbaden, VS Verlag, 2006.

³ E. Kant, *Träume eines Geistersehers. Der Erste Teil welcher dogmatisch ist*, in W. Weischedel (éd.), *Immanuel Kant. Werke in sechs Bänden*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966, p. 925.

domaine professionnel. Il est urgent de s'interroger sur l'avenir de la formation de germanistes français, dont la mission ne peut plus se restreindre à enseigner la langue, voire la littérature, allemande, mais doit s'inspirer largement du rôle d'un médiateur culturel¹. « La question n'est donc pas seulement : des germanistes vite ! La société et la communauté universitaire doivent répondre aussi à cette question non moins fondamentale : de quels germanistes avons-nous besoin ?² ». Cette question posée récemment par le germaniste Jérôme Vaillant n'est visiblement pas à l'ordre du jour. Ainsi, les études germaniques continueront de se trouver dans l'incertitude, tant qu'elles ne découvriront pas une nouvelle conception d'elles-mêmes.

¹ Cf. H. Miard-Delacroix, « Peut-on sauver les études germaniques ? », *Documents. Revue des questions allemandes*, n° 4, 2004, p. 57-58.

² J. Vaillant, « L'enseignement de la « civilisation » des pays de langue allemande dans l'enseignement supérieur français et sa place dans les concours de recrutement », *Le nouveau bulletin de l'ADEAF*, n° 73, octobre 2000, p. 32.